Christine FAURÉ (dir.), *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*

Paris, Les Belles Lettres, 2010, 1216 p.

Siân Reynolds

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/clio/10656>

DOI : [10.4000/clio.10656](https://doi.org/10.4000/clio.10656)

ISSN : 1777-5299

Éditeur

Belin

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2012

ISSN : 1252-7017

Référence électronique

Siân Reynolds, « Christine FAURÉ (dir.), *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes* », *Clio. Femmes, Genre, Histoire* [En ligne], 35 | 2012, mis en ligne le 05 juin 2012, consulté le 21 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/clio/10656> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.10656>

Ce document a été généré automatiquement le 21 septembre 2020.

Tous droits réservés

Christine FAURÉ (dir.), *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*

Paris, Les Belles Lettres, 2010, 1216 p.

Siân Reynolds

RÉFÉRENCE

Christine FAURÉ (dir.), *Nouvelle encyclopédie politique et historique des femmes*, Paris, Les Belles Lettres, 2010, 1216 p.

- 1 La première édition de cet impressionnant ouvrage (885 pages) est parue en 1997 : Mathilde Dubesset en a fait le compte-rendu pour *Clio* (n° 7, 1998, p. 254-256). Sa réussite a provoqué des versions américaine et espagnole, et la nouvelle édition en a tenu compte pour réaliser une réactualisation profonde. Une nouvelle génération de chercheurs/ses et d'étudiant(e)s va donc découvrir ce recueil déjà très riche mais qui a été élargi et remis à jour.
- 2 Ne sous-estimons pas l'énorme travail qui consiste à remanier un ouvrage de référence : il s'agit non seulement d'étoffer les bibliographies – excellentes – mais de tenir compte des nouvelles études publiées depuis 1997. Certains chapitres ont été refaits, d'autres ajoutés. La version de 1997 avait comme sous-titre « Europe et Amérique du Nord ». La nouvelle édition comporte pour la première fois des chapitres sur le Mexique, le Brésil, sur certaines dictatures en Amérique du Sud, et sur la Pologne. Y ont contribué 46 auteur(e)s, soit une équipe internationale d'expert(e)s, mais à majorité française (une vingtaine). Comme l'écrit Christine Fauré dans sa préface, la collection « ne peut pas et ne veut pas embrasser la condition politique des femmes dans tous les pays » (p. 9) : c'est déjà un exploit que de produire dans un seul volume, très facile à manier d'ailleurs sur papier pelure d'oignon, tant de matière à réflexion.

- 3 La belle photo en couverture de Gerda Taro, s'entraînant à manier des armes à Barcelone en 1936, indique suffisamment la problématique de la collection : « son style est analytique. Il se concentre sur l'exposé des problèmes révélés par des événements et théories politiques » (C. Fauré, p. 9). Il s'agira surtout de la pensée politique en ce qui concerne les femmes, et plus concrètement de la participation des femmes à des mouvements ou à des événements politiques, y compris les luttes féministes.
- 4 La structure du livre, très claire et plus ou moins chronologique, demeure inchangée : après un prospectus signé par la directrice de l'ensemble (on y reviendra), une première section (env. 100 p.) considère les débats sur les femmes et le pouvoir « au seuil de la modernité ». La deuxième partie, « L'Ère des révolutions » (470 pages), privilégie les révolutions surtout européennes depuis le ^{xvii}^e jusqu'au début du ^{xx}^e siècle (URSS). La France s'y taille la part du lion, avec trois chapitres sur la Révolution de 1789, d'autres sur celles de 1848 et 1871, sur la philosophie des Lumières et sur les idées de Fourier. On devine que pour les étudiant(e)s en histoire, cette section sera beaucoup consultée, car elle offre un complément indispensable encore aujourd'hui aux récits traditionnels. La troisième partie, « Combats pour la démocratie » (545 p.) embrasse une liste impressionnante – un tantinet arbitraire, néanmoins – de pays européens ou américains (Portugal, Suisse, Canada entre autres). Il s'agit ici des luttes de toutes sortes, aux ^{xx}^e et ^{xxi}^e siècles, y compris sous le nazisme, le fascisme et dans la France de Vichy, pour terminer sur des synthèses inspirées par la mondialisation de nos jours. En analysant « la troisième vague féministe, religions et sécularisation des années 1990-2007 », Florence Rochefort évoque avec subtilité les actuels sujets à réflexion, à l'échelle du monde, y compris la question des femmes et l'Islam. Giovanna Procacci et Maria G. Rossilli décrivent « la construction de l'égalité dans les organisations internationales » – qu'elles jugent peu satisfaisante d'ailleurs...
- 5 Est-il besoin de dire que la conception du « politique » qui a présidé au choix des sujets et souvent à leur traitement est surtout « progressiste » ? Il est vrai que la *collaboration* des femmes à certains régimes conservateurs ou autoritaires est reconnue par les auteurs des chapitres en question, très au courant des recherches actuelles, mais la plupart du temps l'accent est mis sur les mouvements révolutionnaires ou de résistance à l'oppression. « Nous avons privilégié le tapage des révolutions » (p. 18). À condition d'accepter ce parti pris (assez près finalement du « *Whig view of history* » heuristique), la lectrice ou le lecteur pourra en fait très facilement s'orienter et choisir de s'informer amplement.
- 6 On peut cependant se demander si, en mettant l'accent sur la lutte pour le pouvoir, ou sur les obstacles imposés à la participation des femmes, on ne laisse pas un peu de côté les effets d'un chemin plus ouvert, ce qui est le cas dans beaucoup de pays. Odile Rudelle a raison de soulever un coin du tapis, à la fin de sa bonne synthèse sur le bilan des droits politiques des femmes européennes, en suggérant qu'en Scandinavie « l'expérience montre que la politique ne change pas de nature avec l'arrivée de femmes aux postes de décision » (p. 727). Mais elle intègre cette observation à une discussion sur les systèmes majoritaire ou proportionnel, ce qui nous ramène encore une fois à la recherche du pouvoir. À ce propos, curieuse de voir si on allait ou non parler de Margaret Thatcher, j'ai cherché en vain son nom dans l'index, pour le trouver précisément à la même page dans le chapitre d'O. Rudelle – sans hélas d'analyse. On aurait, par exemple, pu confronter son cas à l'expérience française de femmes ministres nommées par le pouvoir masculin sous la ^v^e république. La conquête du

pouvoir plutôt que son exercice – problème de plus en plus actuel – continue d’occuper ici le devant de la scène.

- 7 À vrai dire, si l’on me permet cette observation, la Grande-Bretagne est un peu l’absente/présente de ce livre, comme c’est souvent le cas en France : évoquée à plusieurs reprises parce qu’incontournable (idées du XVIII^e siècle, lutte des « suffragettes » – mais pas des suffragistes, pourtant plus nombreuses –, féminisme des années 1970, ouvrages remarquables dans les bibliographies etc.), elle a la part belle au tournant d’une page, sans que son histoire soit confrontée directement, sauf dans l’unique chapitre dû à une historienne britannique (Ann Hughes, sur la révolution anglaise du XVII^e siècle).
- 8 Dans le même ordre d’idées, vu le caractère international de cet ouvrage, il est dommage que, dans son prospectus, Christine Fauré semble récidiver dans une polémique franco-française. On s’attendrait, pour la nouvelle édition, à une explication des modifications apportées au texte, à une reconnaissance du travail renouvelé de son équipe, et surtout à un tour d’horizon transnational évoquant, pour les nouveaux venus, le champ d’études à une échelle dépassant les divergences d’optique entre historien(ne)s françaises. Mathilde Dubesset (p. 255) regrettait déjà en 1998 « une manière péremptoire et expéditive [...] de disqualifier la question des frontières entre espace privé et espace public » indiquant une « étroitesse de vue » chez la directrice de cette collection. Je dois répéter à mon tour qu’il ne sert pas à grand chose aujourd’hui de critiquer – cette fois nommément – *l’Histoire de femmes en Occident* parue dans les années 1990 (!), pour ne pas avoir de chapitre sur l’esclavage, ou pour adhérer à une soi-disant « représentation consensuelle d’une histoire à petits bruits, où les grosses colères des révolutions avaient été oubliées. » En somme, en qualifiant plus ou moins de « voyeurisme » cette *Histoire des femmes*, pour avoir privilégié la vie privée, ce qui est la véritable bête noire de Christine Fauré. Pourtant, un des premiers slogans du mouvement féministe des années 1970 était « the personal is political ». Le pouvoir se trouve, comme le disait Michel Foucault, dans les interstices de toute vie humaine. Christine Fauré a sans doute raison d’accuser l’école des *Annales* d’un certain aveuglement, ou de déplorer – mais là encore il s’agissait de 1989 et la situation a bien changé – l’absence d’études sur les femmes pendant le bicentenaire de 1789. En revanche, elle a tort à mon sens de prétendre que les ouvrages sur l’histoire de la culture ou de la vie privée « [font] passer aux oubliettes les passions publiques ». Cela laisse rêveur lorsqu’on constate qu’un des débats qui a mobilisé récemment le plus de passions publiques, de part ou d’autre, portait sur la manière de s’habiller de certaines femmes. Si les études sur les femmes constituent une grande république mondiale sur le modèle de la république des lettres – ainsi qu’on peut le croire en lisant la plupart des communications dans ce livre admirable – il faudrait admettre qu’il faut de tout pour faire un monde. Depuis quarante ans, l’histoire des femmes, du genre et du féminisme est devenu un champ de réflexion énorme : difficile à contenir dans un seul livre, qu’il s’appelle ou non encyclopédie !

AUTEURS

SIÂN REYNOLDS

Université de Stirling, Ecosse